UNIVERSITY
OF PITTSBURGH
LIBRARY

Dar.Rm.
BV2190
K3B15

THIS BOOK PRESENTED BY

Buhl Foundation.

Lu en 1835. Gabourin

ORIGINE ET PROGRÈS

DE LA

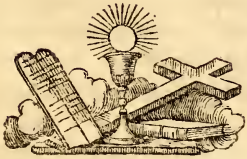
MISSION DU KENTUCKY,

(ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE);

PAR UN TÉMOIN OCULAIRE.

S. T. BADIN

Prix, 1 fr. au profit de la Mission.



A PARIS,

Chez Adrien Le Clere, Imprimeur de N. S. P. le Pape, et de S. E. Mgr. le Cardinal Archevêque de Paris, quai des Augustins, nº. 35.

1821.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Pittsburgh Library System

http://www.archive.org/details/origineetprogr00badi

AD MAJOREM DEI GLORIAM.

ORIGINE ET PROGRÈS

DE LA

MISSION DU KENTUCKY,

DIOCÈSE DE BARDSTOWN.

Le Kentucky fait partie du vaste pays connu dans nos anciennes géographies sous le nom de *Louisiane*. Il est situé au centre des Etats-Unis de l'Amérique septentrionale, et borné au nord par la rivière Ohio, à l'ouest par le fleuve Mississipi, au sud par l'Etat du Tennessée, et à l'est par la Virginie. Lorsqu'il fut réuni, comme Etat, à la Confédération en 1792, sa population étoit d'environ soixante-dix mille ames; aujourd'hui elle est à peu près *décuplée*.

Une vingtaine de pauvres familles catholiques du Maryland, descendant des colonies angloises, vinrent s'y établir en 1785, parce qu'on pouvoit alors s'y procurer de bonnes terres presque pour rien (*a*). Leur nombre s'accrut bientôt, et le

(*a*) On peut encore aujourd'hui acheter de bonnes terres pour une ou deux pistoles par arpent, dans l'immense pays

P. Wheelan, Franciscain irlandois, y fut envoyé en 1788. Comme on étoit en guerre avec les sauvages, et qu'elle continua jusqu'en 1795, ce Missionnaire, deux de ses successeurs et les colons, furent obligés de traverser le pays ennemi pour arriver au lieu de la Mission, où leur vie étoit encore quelquefois exposée à des dangers imminens. Outre qu'il étoit éloigné de tout prêtre, il avoit encore à lutter contre la misère, l'hérésie et les préjugés vulgaires touchant la prétendue idolâtrie des catholiques, etc. Enfin le P. Wheelan abandonna au bout de deux ans et demi un poste si difficile à tenir, et il n'eut pas même la satisfaction d'y avoir vu élever une seule chapelle.

Il fut alors impossible de trouver un autre Missionnaire pour lui succéder, et les fidèles *souffrirent beaucoup, parce qu'ils étoient comme un troupeau sans pasteur.* (Zacharie, chap. x.) Enfin le sacer-

---

arrosé par le Mississipi, le Missouri, l'Arkansas, etc., que Buonaparte a cédé aux Etats-Unis, en 1801, pour dix millions de dollars. Le Kentucky produit abondamment toute sorte de grains, surtout maïs, patates, tabac, coton, lin, chanvre, indigo, etc. Au mois de février, on tire du grand érable une eau qu'on fait bouillir jusqu'à réduction en syrop ou sucre. La vigne sauvage s'élève jusqu'à trente et quarante pieds de haut, mais le fruit en est petit et le vin très-âpre. D'ailleurs les Américains ne connoissent pas la culture de la vigne.

doce fut conféré en 1793, pour la première fois dans cette partie du monde, où les catholiques avoient gémi peu auparavant sous les lois pénales de l'Angleterre. L'illustre M. Carroll, premier évêque de Baltimore, y ordonna un prêtre : c'étoit M. Badin, d'Orléans, qu'il envoya de suite au Kentucky. Outre les difficultés qu'avoit rencontrées son prédécesseur, l'inexpérience du jeune ecclésiastique, son peu de connoissance de la langue angloise et des mœurs du pays, lui en présentoient encore de nouvelles. On conçoit aisément combien devoit être pénible la situation d'un novice ainsi isolé et dépourvu de guide dans un ministère dont le poids seroit redoutable pour les anges mêmes, disent les SS. Pères de l'Eglise. Il est vrai qu'il partit de Baltimore avec un autre prêtre françois, qui étoit revêtu des pouvoirs de vicaire-général. Mais celui-ci fut bientôt dégoûté des manières agrestes des habitans et de leur genre de vie. Quatre mois s'étoient à peine écoulés, qu'il se retira vers la nouvelle Orléans. M. Badin se trouva donc à regret chargé seul pendant plusieurs années de la Mission, qui, depuis la paix conclue avec les sauvages, s'accroissoit continuellement par l'affluence des catholiques qui s'y rendoient en grand nombre du Maryland et d'autres pays. Aux fatigues des voyages, aux controverses avec les protestans, à la sollicitude

pastorale et aux fréquentes anxiétés de conscience assez naturelles dans une situation aussi critique, il falloit encore joindre d'autres soins, pour former de nouvelles congrégations, préparer des établissemens ecclésiastiques à des distances convenables, enfin pour ériger des églises ou chapelles dans les divers lieux où les peuplades catholiques se fixoient.

Cependant la divine miséricorde lui procuroit de temps en temps des avis salutaires, par les lettres que la charité du prêtre le plus voisin, quoiqu'éloigné de soixante-dix lieues, trouvoit le moyen de lui écrire. M. Rivet, ancien professeur de rhétorique au collége de Limoges, vint en 1795 résider, en qualité de curé et de vicaire-général, au Poste-Vincennes, sur le Wabash, dans l'Indiana. Mais les besoins respectifs des deux Missions ne leur permirent jamais de traverser le désert, pour se visiter, s'encourager mutuellement et se consoler dans le Seigneur. Oh! combien d'angoisses, de vœux et de larmes naissent d'un pareil isolement! Aussi notre divin Sauveur envoyoit-il deux à deux ses disciples prêcher l'Evangile; *misit illos binos.* (S. Luc, chap. x).

Enfin, deux prêtres du diocèse de Blois, messieurs Fournier et Salmon, vinrent successivement, en 1797 et 1799, au secours du pasteur et du troupeau. La divine Providence rendit utiles au Ken-

tucky, et à bien d'autres portions du diocèse de Baltimore, les talens et les vertus d'un grand nombre d'ecclésiastiques que la révolution françoise jeta sur les côtes de l'Amérique. En la même année 1799 arriva encore un quatrième Missionnaire, M. Thayer, ce ministre presbytérien de Boston, qui s'étoit converti à l'occasion des miracles du bienheureux Labre. Il tournoit d'abord en ridicule le pauvre serviteur de Dieu et les miracles qu'on lui attribuoit; mais il en examina ensuite les preuves avec tous les préjugés d'un sectaire; il y porta l'œil de la critique la plus sévère, et finit par devenir catholique à Rome, prêtre à Paris, et Missionnaire dans sa patrie même, où il avoit autrefois prêché l'erreur. Il se trouva forcé de composer plusieurs ouvrages anglois de controverse qui sont lumineux, et justement estimés. Sa conversion, ses écrits et ses discours excitoient l'intérêt ou la curiosité de toutes les classes de la société, et il crut servir la religion en multipliant, pour ainsi dire, sa personne. Il parcourut donc les Etats-Unis, le Canada, et une grande partie de l'Europe. Il est mort chéri et révéré à Limeric en Irlande.

Les Missionnaires du Kentucky sont obligés de monter à cheval presque tous les jours de l'année, et de braver, souvent seuls, la solitude des forêts,

les ténèbres de la nuit (*b*) et l'intempérie des saisons, pour assister les malades et visiter leurs congrégations aux jours marqués. Sans cette exactitude, il seroit difficile de rassembler des familles éparses à des distances considérables. M. Salmon étoit sans doute un excellent ecclésiastique, mais peu formé à l'exercice du cheval. Son zèle le porta, le 9 novembre 1799, à visiter une congrégation éloignée où il instruisoit une protestante, qui depuis a embrassé la foi. Etant déjà foible et convalescent par suite d'une maladie assez grave, une chute de cheval le conduisit au tombeau en moins de trente-six heures. L'accident arriva vers midi, à une petite distance d'une habitation. Un jeune domestique, qui le trouva demi-mort dans le bois, alla demander du secours, qui fut refusé par un fermier impie et barbare, uniquement parce que l'infortuné étoit prêtre. Ce ne fut qu'à l'approche de la nuit qu'un bon catholique du voisinage, M. Guynn, en fut informé. Il faut

---

(*b*) Lorsqu'il faut traverser un désert, ou que le guide s'égare dans les forêts, comme il arrive quelquefois, alors les Missionnaires sont obligés de passer la nuit dans les bois, couchés sur la terre, auprès d'un grand feu, à la lueur duquel ils récitent le Bréviaire.

pourtant avouer que la conduite révoltante du fermier n'est aucunement dans le caractère américain, et ne peut être attribuée qu'à sa haine particulière pour la vraie religion : peut-être aussi ignoroit-il l'extrémité à laquelle M. Salmon étoit réduit.

Ce fatal événement, le départ de M. Thayer pour l'Irlande, et la mort également imprévue de M. Fournier en février 1803, laissèrent encore une fois M. Badin chargé seul, et pendant dix-sept mois, de la Mission, composée alors d'environ mille familles disséminées sur une surface de sept à huit cents lieues carrées. La mort de M. Rivet, arrivée aussi en février 1803, le priva encore des lettres si consolantes de cet ami, qui expira presque dans les bras du gouverneur de la province, dont il possédoit à la fois l'estime et l'affection. A cette malheureuse époque, le prêtre le plus voisin étoit M. Olivier, de Nantes, vieillard respectable, qui résidoit à une distance de cent trente lieues, dans un village des Illinois appelé *la Prairie du Rocher*. De plus, il desservoit Kaskaskias, où les Jésuites avoient autrefois institué un noviciat, Cahokia, Saint-Louis, capitale du Missouri, Sainte-Geneviève, etc., sur les rives du Mississipi. M. Richard, zélé et pieux sulpicien, demeuroit à la même distance, au *Détroit*, sur le lac

Saint-Clair, dans le Michigan (*c*). En sorte qu'il n'y avoit alors que trois prêtres dans un pays beaucoup plus grand que la France et l'Espagne réunies, et qui forme aujourd'hui un seul diocèse, nommé Bardstown, érigé en 1808 par le Pape régnant, comme on le verra dans la suite.

Il est clair que les peuplades les plus éloignées ne peuvent être visitées que rarement. C'est là cependant que le zèle de la foi et la ferveur de la piété sont plus sensibles. On y trouve bien des personnes qui font aussi des voyages pénibles pour remplir leurs devoirs de chrétien. On les a vues quelquefois passer la nuit dans l'église, pour être sûres d'avoir accès au tribunal sacré, où les Missionnaires se rendent dès le matin. Ils sont obligés de dire ou de chanter la messe à midi et même plusieurs heures

---

(*c*) La ville du *Détroit* et l'église furent brûlées par accident il y a 17 ans. Elle a été rebâtie et prise par les Anglois, aidés des sauvages, dans la dernière guerre avec les Etats-Unis. On a aussi construit depuis la paix une cathédrale, où le souverain Pontife doit fixer incessamment un nouveau siége épiscopal. Les Missions du Michigan, des Illinois, du Missouri et du Poste-Vincennes étoient alors presqu'entièrement composées de Canadiens françois. Sur tous les pays mentionnés dans cette narration, on peut consulter la carte de M. Arrowsmith, géographe américain. Elle se trouve à Paris, chez Dezauche, rue des Noyers, n°. 40.

après, afin que tous ceux qui s'y sont préparés par le sacrement de la réconciliation puissent communier. Ni le jeûne, ni l'heure tardive, ni les fatigues de la matinée ne peuvent les exempter d'instruire les peuples ; autrement ils ne le feroient jamais, puisqu'on ne peut s'assembler qu'une fois le jour. Il faut prêcher ou improviser en toute occasion sur la controverse, la morale ou la discipline de l'Eglise. Après le service divin, il faut enterrer les morts, baptiser les enfans, bénir les mariages, etc., puis partir pour une autre station où on devra le lendemain remplir le même ministère. Souvent il arrive qu'on ne trouve pas un jour de repos dans la semaine, surtout quand on a plusieurs malades à visiter à des distances opposées et considérables.

Pendant que le confesseur est occupé de ses fonctions, les catéchistes instruisent les enfans et les nègres, chantent des cantiques, récitent le chapelet, etc. Pour suppléer à leur absence, les prêtres ont recommandé la prière publique en famille, le catéchisme et l'examen de conscience, tous les soirs ; les prières de la messe ou de sainte Brigitte, les litanies, la lecture spirituelle, tous les dimanches et fêtes. Les personnes pieuses y ajoutent encore le rosaire, et leur dévotion à la sainte Vierge les porte à lui rendre chaque jour

des hommages particuliers. La crainte de Dieu, le respect pour le sacerdoce de J. C., ou la piété filiale, engagent souvent les bons chrétiens à fléchir le genou devant leurs pères et mères, leurs parrains et les prêtres, en demandant leur bénédiction après la prière, ou même lorsqu'ils les rencontrent dans les rues des villes et sur les grands chemins. Les livres anglois sur la controverse commencent à se multiplier; la plupart des gens de la campagne savent les lire, et on en trouve dans toutes les congrégations qui s'appliquent à les étudier, pour se rendre capables de soutenir une discussion avec les protestans. Par ce moyen, autant que par leur piété et leur probité, ils contribuent de temps en temps à procurer des conversions à la vraie foi.

Toutes ces bonnes œuvres se multiplièrent bien davantage, lorsque la Providence nous eut suscité en 1804 un nouveau Missionnaire, M. Nerinckx, prêtre flamand, qui n'a cessé de travailler en apôtre, et a institué trois monastères fort utiles pour l'éducation des filles pauvres, catholiques ou non catholiques. Les religieuses qui sont appelées *The Friends of Mary at the foot of the cross*, c'est-à-dire, *les Amantes de Marie au pied de la croix*, nous rappellent les temps heureux de la primitive Eglise. Leur genre de vie est dur et laborieux : elles ob-

servent un silence perpétuel, et sont presque ensevelies sous leur voile (*d*). Leur vénérable et infatigable fondateur a fait depuis peu d'années deux voyages au Brabant, pour obtenir de ses généreux compatriotes des secours introuvables en Amérique.

Peu de temps après que M. Nérinckx s'étoit rendu dans cette Mission, il y fut suivi par une colonie de Trapistes et par deux prêtres anglois, pieux et savans, de l'ordre de saint Dominique, le P. Wilson qui devint ensuite provincial, et le P. Tuite, aujourd'hui maître des novices. Les Trapistes formèrent une maison d'éducation gratuite; mais ne purent trouver parmi les pauvres catholiques du pays les ressources nécessaires pour maintenir cette institution charitable. Le P. Urbain Guillet, leur supérieur, avoit encore projeté de se rendre utile aux sauvages, en se chargeant d'élever leurs enfans, et par ce moyen de faciliter leur conversion. Dans ce dessein, il se rapprocha

---

(*d*) Quelques années auparavant, M. Badin, d'après le vœu de personnes pieuses et d'un ami qui y consacra cent arpens de terre, avoit aussi fait construire en bois un monastère pour le même objet; mais, par la négligence des ouvriers, l'édifice fut consumé par les flammes, avant d'être achevé.

d'eux, en formant un nouvel établissement près de Cahokia. Les bons religieux édifièrent beaucoup le pays par leurs austérités, leur silence et leurs travaux : mais, comme les Missions n'étoient pas l'objet de leur vocation, ils retournèrent en France lors de la restauration.

Il faut ici parler des indigènes, et satisfaire la juste curiosité du lecteur européen. La plupart des sauvages croient à l'existence, à la spiritualité et à l'unité de Dieu, qu'ils nomment le Grand-Esprit, le Maître de la vie, ou *Kissernanetou*. Ils paroissent même posséder la foi en sa providence ; ils lui offrent des prières et quelquefois des sacrifices à leur manière. En voici un exemple que le général Todd, l'un des premiers habitans du Kentucky, a rapporté à l'auteur de cette narration. Un sauvage, ennuyé de la sécheresse de la saison, offrit un jour au Grand-Esprit sa pipe ou *wampun*, qui étoit son meuble le plus précieux. Pensif sur le bord d'une rivière, il lui adressoit ainsi sa supplique : « *Kis-* » *sernanetou, tu sais que les Indiens aiment bien* » *leur wampun ; eh bien ! donne-nous de la pluie,* » *et je te donne mon wampun* ». Il dit, et à l'instant il jeta sa pipe dans la rivière, bien persuadé que le Grand-Esprit l'exauceroit. Ils croient aussi à une autre vie ; car ils enterrent, avec les morts, leurs fusils ou leurs arbalètes, comme pour les

mettre en état de chasser dans l'autre monde, leur pipe et du tabac, de la viande, etc. Ceux qui ont été instruits par les Jésuites, quoique dépourvus de Missionnaires depuis un demi-siècle, conservent encore quelque idée de la religion chrétienne, comme il paroît par les lettres de M. Olivier, leur voisin. Nous en citerons quelques extraits.

La première, datée du 16 mai 1806, est adressée au P. Urbain Guillet. La seconde, du 6 août 1806, et la troisième, du 15 mars 1807, furent écrites à M. Badin.

1. « Les nations sauvages qui, du temps des Jé-
» suites (qu'ils appeloient les *Robes noires*), avoient
» embrassé la religion chrétienne, avoient des
» églises, et il y régnoit une grande régularité.
» Aujourd'hui, je ne suis le prêtre de ces sauvages
» que pour donner le baptême à leurs enfans. Ce-
» pendant, parmi ceux du Poste-Vincennes, il
» s'en trouve quelques-uns qui viennent à confesse :
» ce qui feroit juger que vous pourriez obtenir
» d'eux quelques enfans ».

2. « Depuis le bannissement des PP. Jésuites, la
» religion s'est peu à peu tellement affoiblie ici,
» qu'on n'y aperçoit que quelques vestiges, qui
» font connoître qu'autrefois il y avoit de la piété.
» Je ne perds pas de vue le désir que le P. Guillet,
» supérieur des Trapistes, m'a notifié, d'avoir en

» sa communauté quelques enfans de sauvages. Le
» chef de la nation, qui se trouve à Kaskaskias,
» m'a promis de solliciter ses frères à en envoyer ».

3. « Le chef de ceux de Kaskaskias, en vendant
» (au gouvernement des Etats-Unis) les terres de
» sa nation, a exigé qu'on lui bâtît une église, et
» il y a pour cela 300 piastres et 100 piastres pour
» le prêtre Missionnaire pendant sept ans. Ces Mis-
» sions peuvent-elles revivre? La miséricorde de
» Dieu est grande, etc. ».

Oui, la miséricorde de Dieu est grande, et on peut espérer que Mgr. Dubourg et ses Missionnaires, qui, depuis quelques années, résident dans le voisinage des tribus du Missouri et du Mississipi, auront tout le succès désiré, s'ils parviennent à être assistés comme les Jésuites l'ont été autrefois par le gouvernement françois.

Les religieux de saint Dominique ont assez bien réussi dans leurs établissemens du Kentucky et de l'Ohio. Le P. Edward Fenwick, né au Maryland, étoit devenu membre de cet ordre et professeur au collége de Bornheim, en Flandre, où il avoit fait ses études. De retour dans sa patrie, il employa son patrimoine à fonder le couvent de Sainte-Rose et une école, qui ont déjà produit sept Missionnaires, natifs du pays. Il y avoit l'année dernière six prêtres profès, six novices

et autant d'élèves dans ce monastère, situé dans le comté de Washington. Deux zélés Missionnaires, le P. Fenwick, et son neveu le P. Young, se sont dévoués les premiers, il y a deux ans, à prêcher la foi dans l'Etat de l'Ohio, au nord du Kentucky, et déjà ils ont vu s'y élever trois églises (*e*).

Les congrégations dans l'intérieur de cette contrée sont composées d'Allemands, d'Irlandois et d'Américains; mais, sur les lacs qui séparent les Etats-Unis du Canada, elles sont formées de colonies françoises. Dans l'Etat et sur la rive droite de

---

(*e*) Nous soumettons ici l'extrait d'une lettre écrite en anglois, le 15 mars 1820, par le P. Fenwick, à l'auteur de cette Notice :

« J'espère que la présente vous trouvera en bonne santé, » et sur le point de retourner en Amérique. Ce sera pour moi » un véritable plaisir de vous revoir et d'apprendre de votre » bouche les particularités de votre voyage. Apportez-moi, s'il » est possible, des tableaux. J'en recevrai avec reconnoissance » pour les autels de la sainte Vierge et de saint Joseph, ainsi » que tout autre meuble ou livre d'église; la Vie des saints » de l'ordre de saint Dominique, par le P. Touron; l'His- » toire des miracles des saints Pères, et toute autre chose de » ce genre. Si vous avez vu mon parent M. J. F., je me » flatte que vous m'avez rappelé à son souvenir, et que vous » lui avez exposé les besoins de ma Mission. Nous avons » érigé trois églises; mais nous n'avons d'ornemens, et autres » choses nécessaires au culte divin, que pour une seule ».

l'Ohio se trouve Galliopolis, chef-lieu du comté de Gallia, où s'étoit formé en 1791 un établissement de François, qui, devenus victimes d'une misérable spéculation, ont pour la plupart abandonné ce pays. MM. Barrières et Badin y baptisèrent une quarantaine d'enfans en 1793, lorsqu'ils se rendoient au Kentucky. Tout le village sembla renaître à la vue de deux prêtres leurs compatriotes, au chant des cantiques sacrés et à la célébration des saints mystères.

Dans toutes ces régions de l'Amérique on jouit d'une liberté entière de conscience et de culte : on ne craint point d'être molesté, si on refuse les honneurs de la sépulture chrétienne aux morts dont la vie a été scandaleuse ; on s'y attend, c'est la loi connue de l'Eglise : d'où il suit qu'on appréhende davantage de mourir sans les derniers sacremens. Les mariages consacrés par la bénédiction de notre Rituel sont reçus comme légitimes et valides en droit : aussi le divorce, la polygamie, etc., y sont inconnus parmi les catholiques. Nous faisons des processions autour de nos cimetières, nous y plantons des croix, nous prêchons dans les hôtels-de-ville et même dans les *prêches* protestans, faute de chapelles, et tous les sectaires y viennent en foule. Pendant la sainte messe, ils se comportent d'une manière décente et respectueuse. Quelques-uns même nous amènent leurs enfans pour les baptiser,

et

et confient l'éducation de leurs filles à nos religieuses. On est encore étonné de voir des personnes non catholiques prendre quelquefois la défense des dogmes de notre croyance.

Nous jouissons aussi de quelque considération dans la vie civile ; car les Américains aiment beaucoup les François, dont ils recherchent la politesse et la gaîté. Ils se rappellent avec joie et reconnoissance les services qu'ils ont reçus du Roi martyr. Enfin le gouvernement du Kentucky a consacré le nom françois dans ses institutions : nous y avons le comté de Bourbon, et la ville de Paris son chef-lieu ; on y voit aussi un Versailles, un Louisville, etc. Dans cette dernière nous avons bâti, avec l'aide des protestans, la jolie église de Saint-Louis, roi de France. Comme ils estiment singulièrement les hommes un peu instruits, ils ont accueilli avec une générosité hospitalière les prêtres françois, et nos évêques sont révérés de tous les sectaires.

M. Carroll, ancien professeur de théologie chez les Jésuites, évêque et ensuite archevêque de Baltimore, étoit un des plus illustres personnages de l'Amérique, universellement chéri et respecté. Il avoit été sacré en Angleterre le 15 août 1790. Deux ans après, il convoqua à Baltimore un synode, où il parvint à réunir jusqu'à vingt-cinq prêtres. On admiroit sa modestie et sa piété autant que son sa-

voir. Enfin, par l'urbanité de ses manières et son inepuisable charité, il avoit gagné tous les cœurs, même du clergé protestant. Sa mort édifiante, douce et tranquille au milieu des plus grandes souffrances, arriva le 3 décembre 1815, jour auquel l'Eglise célèbre la fête de St. François-Xavier, la gloire des Jésuites. Elle causa un deuil extraordinaire dans tout le pays, où sa mémoire ne cesse point d'être en vénération.

On ne sauroit concevoir comment il pouvoit suffire à tous les devoirs qu'il avoit à remplir, et au travail d'esprit dont il étoit accablé. Bientôt il obtint du saint Siége un coadjuteur, M. Neale, comme lui Américain de naissance et ex-Jésuite. Son diocèse embrassoit tous les Etats-Unis; il étoit en outre administrateur de celui de la nouvelle Orléans. Notre S. P. le Pape fut depuis supplié d'ériger quatre nouveaux évêchés, savoir à Philadelphie, New-Yorck, Boston et Bardstown (*f*).

(*f*) Nous avons aujourd'hui dans les Etats-Unis cinq évêques d'origine françoise : M. Maréchal, né à Ingré dans le diocèse d'Orléans, troisième archevêque de Baltimore; M. Cheverus, de Paris, premier évêque de Boston; M. Flaget, né en Auvergne, évêque au Kentucky, et M. David, du diocèse de Nantes, son coadjuteur; enfin M. Dubourg, évêque de la Louisiane et des Florides, qui réside à Saint-

M. Flaget, sulpicien, arrivé en Amérique avec MM. David et Badin, dans l'année 1792, fut nommé évêque de ce dernier siége. Sa modestie en fut alarmée : il ne croyoit posséder ni les talens ni les vertus nécessaires pour une si haute dignité, et il persista pendant deux ans dans son refus ; mais il fut obligé de céder aux ordres exprès du Pape, et se soumit enfin au joug auquel il étoit évidemment destiné par la divine Providence. Il est sans doute le plus pauvre prélat du monde chrétien, mais il n'en est pas moins zélé et désintéressé. *Bienheureux l'homme de bien qui n'a point couru après l'or, et n'a point mis son espérance dans l'argent ni dans les trésors. Qui est-il, et nous le louerons, parce qu'il a fait des choses merveilleuses durant sa vie* (g) ? (Ecclésiastiq., ch. XXXI.) Aussi a-t-il créé en peu d'an-

---

Louis, sur le Mississipi, dans l'Etat du Missouri. Le siége de Philadelphie est devenu vacant par la mort de M. Egan, et celui de New-Yorck est occupé par M. Connelly, Irlandois, de l'ordre de saint Dominique. Le nombre des prélats américains va s'accroître incessamment : la nouvelle Orléans et les Florides sont trop éloignées de Saint-Louis; les diocèses de Baltimore, de Bardstown, etc., sont trop vastes, et de plus le nombre des catholiques y augmente journellement par suite des émigrations d'Europe et des conversions qui s'y font.

(g) L'homme se peint dans ses écrits : nous ne pouvons donc mieux décrire le caractère doux, humble et modeste de

nées tant d'établissemens, entrepris tant de voyages, enduré tant de fatigues d'esprit et de corps, et si bien réussi dans tous ses projets pour étendre le

---

Mgr. l'évêque de Bardstown, qu'en insérant ici l'extrait de plusieurs lettres qu'il écrivoit de Baltimore à son vicaire-général au Kentucky; le zèle, le désintéressement et l'abnégation de lui-même, égalent sa confiance en la Providence: « Dieu » m'est témoin que je ne désire pas les richesses, et j'aime- » rois mieux mille fois mourir que d'être jamais attaqué de » cette maladie. Moins nous aurons de biens, moins nous » aurons d'inquiétudes. Mais il est des dépenses indispensa- » bles, et c'est sur vous que je me repose pour me procurer » les moyens. Il faut bien que je compte sur l'amitié que vous » avez pour moi; c'est donc à vous, mon cher M. Badin, à » pourvoir désormais à ma subsistance. Après tout, vous » l'avez bien voulu; car, sans vous, on n'auroit jamais pensé » à me faire évêque. Nous aurons huit ou neuf malles de » livres et autres effets; la distance est grande et le port très- » cher; le voyage et le roulage coûteront plus de 4000 francs, » et nous n'avons pas le sou. Nous avons lieu d'attendre que » la Providence viendra à notre secours. Pour simplifier » mes dépenses, je laisserai à Baltimore le domestique qui » m'offre ses services; je laisserois même mes livres, si je » ne les regardois pas comme essentiels à notre établissement. » Pour ne pas multiplier vos dépenses, je n'amènerai avec » moi que M. David, et nous sommes bien résolus l'un et » l'autre de nous contenter de votre ordinaire, quelque » modique qu'il soit. Si l'épiscopat ne m'avoit présenté que » des difficultés de cette nature, je n'aurois pas fait tant de

royaume de J. C., qu'il faut absolument attribuer ses succès et les progrès de la religion à la bénédiction de Dieu seul, qui ne cesse de l'accompagner.

» façons pour l'accepter. La Providence m'y force malgré » moi; j'ai eu beau voyager par terre et par mer, pour se- » couer le joug qu'on vouloit m'imposer, toutes mes démar- » ches ont été inutiles; Dieu semble exiger de moi que je » baisse la tête sous ce pesant fardeau, quand même il de- » vroit m'écraser. Hélas! si je m'arrêtois long-temps à consi- » dérer ma foiblesse et mes misères, je tomberois dans le » découragement, et à peine oserois-je faire un pas dans la » vaste carrière qui s'ouvre devant moi. Pour me rassurer, » il est à propos que je rappelle souvent à mon esprit que je » ne me suis point ingéré de moi-même dans cet auguste » ministère, et que tous les supérieurs que j'ai sur la terre » m'ont en quelque sorte forcé à l'accepter ».

Il écrivoit dans ses dernières lettres de Baltimore, d'où il avoit plus de cent lieues à parcourir par terre et trois cents par eau pour arriver à Bardstown : « Remarquez bien qu'en- » tre sept ou huit personnes à peine aurons-nous un cheval. » Je le destine pour M. David comme le moins ingambe. » Pour moi et les autres messieurs, nous irons à pied avec » plaisir, s'il y a la moindre difficulté à nous faire voyager » autrement. Le pélerinage seroit fort de mon goût, et je » ne crois pas qu'il déroge à ma dignité. Je laisse le tout à » votre prudence. Je serai fort heureux, si j'ai assez d'ar- » gent pour aller vous joindre à Louisville; le reste du » voyage sera à votre charge. Que la volonté de Dieu soit » faite. Je préférerois mille fois m'en aller à pied, plutôt » que de causer le plus petit murmure, et vous avez fort

M. David, supérieur du séminaire, sacré évêque-coadjuteur le 15 août 1819, a beaucoup coopéré à ses bonnes œuvres dans l'établissement du sémi-

---

» bien fait de suspendre la souscription qui avoit été sollici-
» tée en ma faveur, puisqu'elle n'auroit tendu qu'à aliéner
» les esprits contre moi. Il étoit cependant bien juste et rai-
» sonnable que les peuples, jaloux d'avoir un évêque, lui four-
» nissent au moins les moyens de se rendre parmi eux. Il
» n'est rien que je ne fasse pour la sanctification de mon
» troupeau. Mon temps, mes travaux, ma vie même lui sont
» consacrés; et après cela il me restera encore à dire que *je*
» *suis un serviteur inutile, n'ayant fait que ce que j'avois à*
» *faire* ».

La Providence qu'il avoit invoquée par son zèle et sa résignation, suppléa comme par miracle (on ne sait comment) aux besoins du prélat, qui arriva le 11 juin 1811, avec deux prêtres et quatre séminaristes à Saint-Etienne, résidence de M. Badin. Il y trouva les fidèles à genou sur le gazon, chantant des cantiques anglois; les paysannes étoient presque toutes vêtues de blanc, et plusieurs d'entre elles encore à jeun, quoiqu'il fût alors quatre heures après midi, ayant espéré assister à sa messe et recevoir, ce jour même, la sainte communion de ses mains. Un autel avoit été préparé à l'entrée de la première cour, sous quatre arbrisseaux qui l'ombrageoient, pour qu'il y pût prendre le costume d'évêque. Après l'aspersion de l'eau bénite, il fut conduit processionnellement à la chapelle, au chant des litanies de la sainte Vierge, qui furent terminées par les cérémonies et les prières prescrites dans le Pontifical en pareille occasion.

M. Badin n'avoit pour logement qu'une mauvaise maison

naire, qui a déjà produit huit ou dix prêtres; dans la fondation de plusieurs couvens des filles de saint Vincent de Paul, l'érection de la cathédrale de Bardstown, etc. (*h*).

---

de bois, et, par suite des dépenses faites pour ériger le monastère brûlé dont nous avons parlé, il put à peine bâtir et préparer deux chétives cabanes de seize pieds carrés, pour son illustre ami et les ecclésiastiques qui l'accompagnoient; enfin un des Missionnaires couchoit sur un matelas dans le galetas de ce palais épiscopal blanchi avec de la chaux, qui n'offroit pour tout meuble qu'un lit, six chaises, deux tables et des rayons pour une bibliothèque. Monseigneur y demeura un an, et il s'estimoit heureux d'y vivre ainsi au milieu de la pauvreté apostolique.

(*h*) Les PP. Dominicains, aidés de leurs novices, ont fait eux-mêmes une grande partie des ouvrages nécessaires pour bâtir leur monastère et la belle église de Sainte-Rose. Comme eux, les séminaristes ont ensuite moulé des briques, fait de la chaux, coupé les bois, etc., pour construire celle de Saint-Thomas, le séminaire et le couvent de Nazareth. La pauvreté de nos établissemens les force à employer au travail le temps de leur récréation. Tous les jours ils consacrent trois heures au jardinage, aux champs ou aux bois. Rien de plus frugal que leur table, qui est celle des deux évêques, où l'eau pure d'une fontaine est leur boisson ordinaire; rien aussi de plus humble que leur vêtement : qu'on se représente en effet 50 séminaristes indigens, qui sont obligés de se couvrir presque de haillons, et d'emprunter des habits plus décens pour paroître en ville. Aus i Mgr. Flaget espère que les personnes pieuses et charitables voudront bien, au

C'est dans cette petite ville, située au centre du pays, qu'a été fixé le siége épiscopal. La plus petite semence devient un grand arbre, comme N. S. l'a observé dans l'Evangile. Aussi le diocèse embrasse-t-il six vastes Etats : le Tennessée, le Kentucky, l'Ohio, le Michigan, l'Indiana et les Illinois (*i*). Toutes ces contrées, où la population, les sciences et les arts, l'agriculture et le commerce ont fait depuis vingt ans des progrès étonnans, ne présentoient, il y a un demi-siècle, que des forêts ou des prairies sans bornes, connues seulement des bêtes fauves et des tribus éparses de sauvages. Mais il y a aujourd'hui dans ce diocèse 25 prêtres, 7 couvens, 2 séminaires ou colléges, 35 églises ou chapelles (*j*), et environ 40 mille catholiques, sur une population de deux millions d'habitans de toutes sectes. On trouve des prêtres et des églises dans tous ces Etats, excepté dans le Tennessée, qui, à cause

---

défaut d'argent dont il a besoin pour sa cathédrale, donner du linge ou les livres nécessaires pour les études et l'habillement de ses chers séminaristes.

(*i*) Depuis l'installation de Mgr. Dubourg à Saint-Louis, la Mission trop lointaine des Illinois, qui font partie du diocèse de Bardstown, est administrée par ce prélat, dont la résidence se trouve dans le voisinage.

(*j*) Huit de ces bâtimens sont construits en brique, un en pierre, et les autres en bois.

de sa grande distance et d'autres empêchemens, n'a pu encore être visité que quatre fois par le plus ancien Missionnaire du Kentucky. Il a rassemblé une petite congrégation à Knoxville, qui en est la capitale. Puisse s'accomplir aussi dans cette province la parole du Prophête : « Je les rassemblerai » comme le pasteur, en sifflant, rassemble le trou- » peau, parce que je les ai rachetés; et je les mul- » tiplierai comme auparavant. Je les répandrai » parmi les peuples, et ils se souviendront de moi » dans les lieux les plus reculés ».

Mgr. l'évêque vient de faire l'essai d'une école gratuite pour les catholiques pauvres qui n'ont pas fait leur première communion. La moitié de leur temps est employée aux travaux de la terre, pour défrayer leur nourriture, et l'autre moitié à apprendre à lire, écrire et s'instruire de la doctrine chrétienne. Avec 50 écoles de ce genre, nous pourrions renouveler tout le diocèse, et amener à la religion bien des ames, qui, sans cela, demeureront privées des moyens de salut. Ainsi on voit que tout ce qui a été fait n'est rien en comparaison de ce qui reste à faire.

Tous nos établissemens, outre les dépenses éventuelles et journalières de sacristie, de voyage, etc., ont coûté plus de 300,000 fr.; et Mgr. l'évêque, qui n'en a que 600 de revenu ecclésiastique, en doit plus

de 25,000 pour sa cathédrale, qui n'est pas encore achevée, loin d'être décorée. Des événemens qu'il etoit impossible de prévoir ont mis les souscripteurs hors d'état de compléter leurs paiemens; et, si on vouloit aujourd'hui les forcer à la rigueur de la loi, cette mesure auroit les plus graves inconvéniens pour la religion, et la plus funeste influence sur l'esprit et le cœur des catholiques et des protestans, qui sont également souscripteurs. L'église du Kentucky possède, il est vrai, plusieurs terres; mais les bras y manquent pour les défricher et ensuite les cultiver, et par conséquent ces terres incultes ne produisent point de revenus. La plupart des élèves des séminaires et des monastères ne paient point de pension; les Missionnaires ne reçoivent point d'honoraires du trésor public; ils se trouvent à la merci des congrégations qui souvent ne les défraient pas même des dépenses de leurs voyages, et le casuel d'ailleurs y est presque inconnu. L'esprit de religion oblige à faire bien des sacrifices, et à endurer bien des privations pour éloigner des soupçons fâcheux de cupidité; souvent aussi il faut faire des présens : tantôt on nous demande des livres de prière ou de controverse, tantôt des catéchismes, des chapelets, etc.

Quand on calcule ensuite les dépenses absolument nécessaires pour l'entretien de deux ou trois

cents personnes (*k*), et qu'on les compare à nos foibles ressources, on ne peut trouver la solution du problème que dans les soins de cette Providence infinie qui nourrit les oiseaux du ciel, et donne aux lis des champs une splendeur plus éclatante que celle de Salomon. Cette Providence paternelle, après avoir fait tant de choses qui étonnent notre raison, ne nous abandonnera point dans notre détresse présente. Après s'être servie de ses ministres comme moyens pour opérer, elle donnera aussi aux ames sensibles et religieuses la volonté de coopérer à ces bonnes œuvres, et elle couronnera ses dons en couronnant les mérites de leur charité.

Le rédacteur de cette Notice a été témoin de la plupart des événemens qu'il rapporte : *Quod vidimus et audivimus hoc annuntiamus vobis*. (I Joan. I). Après 25 ans de travaux passés dans cette Mission, il est revenu en France pour y prendre un peu de repos, et invoquer, d'après le vœu de son évêque, la générosité de ses compatriotes. Il se propose de traverser de nouveau l'Océan, et de faire un voyage par terre de près de quatre cents lieues pour arriver au Kentucky, où on réclame encore ses services.

(*k*) Outre les évêques et les Missionnaires, on comprend dans ce nombre les séminaires et les couvens avec leurs élèves et domestiques.

Si quelques ecclésiastiques se sentoient appelés à l'accompagner en Amérique, ils se persuaderont sans doute, d'après ce récit fidèle, qu'ils auront à parcourir ensemble le chemin de la croix, que nous savons être celui du ciel. Il seroit aussi à propos qu'ils se procurassent tous les livres d'église suivant le rit de Rome, des ouvrages théologiques et bibliques, françois, anglois et latins; des calices, ciboires, crucifix, linges et ornemens d'église, tableaux d'autel, enfin tout ce qui a rapport au culte divin. Sûrement ils pourront trouver quelques secours dans la piété de leurs amis et de leurs connoissances. Combien de personnes en France possèdent des livres d'église ou de théologie qu'on n'imprime pas en Amérique, et des ornemens sacrés qui ne leur sont d'aucun usage, tandis qu'ils pourroient être si utilement et si saintement employés dans les Missions naissantes, qui manquent de tout, et où il faut tout créer! On espère de la charité des ames pieuses et opulentes qu'elles se feront un plaisir d'offrir ce service au culte de Dieu, à qui elles rendront seulement une petite portion des biens qu'elles ont reçus de lui en abondance. La foi nous apprend qu'il ne se laissera pas vaincre en générosité, mais qu'il leur rendra au centuple des sacrifices faits pour sa gloire. Quant à nous, la reconnoissance et la religion nous feront un devoir de

recommander nos bienfaiteurs aux pieux souvenirs des Missionnaires, des religieuses et des peuples qui recevront leurs présens, et nous nous engageons à célébrer une messe solennelle d'action de grâces, à laquelle nous inviterons les bons chrétiens à faire une communion générale, et à l'offrir à Dieu dans la même intention.

S. T. Badin, *Missionn. américc.*

Paris, 7 février 1821. Au Séminaire St.-Nicolas, rue St. Victor.

Extrait d'une Lettre de Mgr. Flaget à M. Badin.

19 février 1820. De St.-Etienne.

Mon cher Collaborateur,

Ce sera M. Chabrat, selon toutes les apparences, qui vous remettra cette lettre, écrite d'un lieu qui vous est bien connu, et qui doit encore vous être cher. J'aurois bien voulu me trouver au Kentucky lorsque vous en partîtes. Je vous l'ai dit souvent et je vous le répète aujourd'hui : j'ai toujours senti une grande inclination à vous aimer ; aimons-nous comme de bons frères. Je ne vous donnerai point de longs détails du diocèse ; M. Chabrat le connoît tout aussi bien que moi, et il se fera un très-

grand plaisir de répondre à vos nombreuses questions. Le départ de ce jeune homme, celui de M. Nérinckx et le vôtre font un grand vide dans mon diocèse, et me laissent un fardeau qui m'écraseroit infailliblement, si Dieu, qui m'a soutenu jusqu'à présent, ne continuoit à répandre sur moi ses faveurs. Je me sens encore toute la force de la jeunesse pour prendre le bouclier et endosser la cuirasse. Je vais me charger des religieuses de M. Nérinckx, qui forment aujourd'hui une petite congrégation..... Mon coadjuteur donnera ses soins au grand séminaire et au collége que je vais ouvrir après demain. MM. Dérigaud et Coomes dirigent le petit séminaire et la paroisse de Saint-Thomas, et ils le font avec un succès qui étonne tout le monde. M. Abell fait fleurir les Barrens, etc.

Ainsi, bien cher ami, ira le diocèse pendant votre absence, tandis que vous recueillerez, j'espère, des aumônes pour nos pauvres congrégations qui manquent de tout. Je vais reprendre M. votre frère au grand séminaire de Bardstown; il est toujours très-pieux et très-studieux... Je désire ardemment le voir prêtre, et je suis sûr qu'il en sait assez, ou pour diriger les enfans dans les écoles de garçons que je commence à établir, ou pour conduire les religieuses de M. Nérinckx.

Mgr. Dubourg s'occupe fortement à faire nommer un évêque à la nouvelle Orléans, un autre au Détroit, et un troisième à Cincinnati. S'il réussit, j'aurai beaucoup moins de terrain à parcourir et autant de chance de faire des prêtres que j'en ai actuellement. Ainsi, la perspective de mon diocèse devient plus belle tous les jours. Hâtez-vous de revenir ; car ce n'est point en vain que Dieu vous a donné une connoissance si parfaite des mœurs et de la langue du pays. Agréez, je vous prie, tous les sentimens de l'amitié la plus vraie et la plus sincère.

† Benoît-Joseph, *Evêq. de Bardstown.*

Omnibus Christi fidelibus ad quos præsentes pervenerint in Domino plurima salus.

Cùm in erectione conventûs ordinis S. Dominici et collegio pro educatione juventutis in Americâ Septentrionali in regione Kentucky, quibus possemus succurrere catholicis hîc degentibus, maximâque inopiâ sacerdotum laborantibus, plurimos sumptus fecerimus et jàm media ad susceptum opus nos planè deficiant; visum est nobis opportunum implorare auxilium Christi fidelium in Europâ, orantes ut si quid eleemosynarum in hoc bonum opus dignen-

tur contribuere, hoc velint deponere in manus reverendi adm. D. Stephani-Theodori Badin, proto-sacerdotis Baltimorensis, et vicarii generalis defuncti proto-archiepiscopi Baltimorensis in Marylandiâ, qui, ut pote civis hujus regionis, in suo ad hanc reditu easdem nobis pervenire efficiet.

Datum in conventu Sanctæ-Rosæ, in Kentuckio, hâc 17 aprilis 1819.

(Locus sigilli.)

Fr. Wilson, *S. T. M. et provincialis dicti ordinis in Americâ Septentrionali, quondam præses collegii Bornhemiensis in Flandriâ.*

Fr. Raym. Tuite, *magister novitior, ejusdem ordinis.*

Les personnes charitables et disposées à secourir la Mission sont priées de remettre leurs aumônes :

A Mme. de La Calprade, rue Chanoinesse, n°. 2;

A M. Chapellier, notaire, rue de la Tixerandrie, n°. 13;

Ou à M. l'abbé Desjardins, vicaire général, à l'Archevêché.

#3792
7.00